

LE COURRIER

L'ESSENTIEL, AUTREMENT.

WWW.LECOURRIER.CH

N°191 | 153^e année | CHF 3.00

GLENCCORE/PÉROU

Les mines de la **colère**



Répression policière contre des manifestations près de la mine de cuivre d'Antapaccay. MIGUEL GUTIERREZ

12 ÉGALITÉ
Un ouvrage recueille les récits de **trans*** en Suisse



NOURA GAUPÉR

3 Des habitants de l'Altiplano péruvien protestent contre l'exploitation de la mine de cuivre d'Antapaccay, en main de la multinationale Glencore. Ils dénoncent une pollution qui les empoisonne depuis des décennies alors que la multinationale s'apprête à ouvrir une seconde mine.

4 VAUD
Le **PS Vaud** affirme sa stratégie pour les communales lors de son congrès.

éditorial
SOPHIE DUPONT
RÉSISTANCE
AUX
CENTRES
DE RENVOI

Près d'un millier de personnes ont dénoncé samedi la construction d'un centre de renvoi qui doit voir le jour quasiment sur le tarmac de l'aéroport de Genève. Au Grand-Saconnex, là où aucune autre habitation n'est autorisée, le Conseil fédéral parkera dès 2022 des requérants d'asile que la Suisse ne veut pas accueillir... avant de les renvoyer au plus vite.

La méfiance envers le projet est grande. L'année dernière, le Grand Conseil demandait via une motion au gouvernement genevois d'y renoncer, les élus s'inquiétant de conditions de vie carcérales, y compris pour des familles, et de la proximité avec la piste de décollage de l'aéroport. L'exécutif y avait répondu frileusement, refusant de remettre en question le projet fédéral. Se montrant même rassurant sur la future prise en charge des requérants.

6 Les cas des autres centres fédéraux ont pourtant de quoi alarmer. Au centre de Chevrières (FR), des requérants dénoncent ouvertement depuis cet été des actes de violence de la part des agents de sécurité. Des dérives ont été également signalées dans un centre de renvoi à Bâle. Le problème s'avère structurel, surgissant alors que la nouvelle procédure d'asile vise à réduire les coûts. Les centres de renvoi répondent à une logique

d'économicité maximale, au détriment de l'humain. Les entreprises privées mandatées par la Confédération pour les gérer maximisent leurs profits. Des agents de sécurité y ont dénoncé des conditions de travail lamentables et un manque criant de formation face à une population souvent en détresse.

Résister contre un centre de renvoi, c'est résister contre la politique d'asile inhumaine de la Suisse, alors que la solidarité est plus que jamais nécessaire. Il n'est plus possible de rester complices des camps de la honte en Grèce et des naufrages en Méditerranée. En Italie, l'ancien ministre de l'Intérieur Matteo Salvini est jugé pour avoir empêché le débarquement de 116 réfugiés en 2019. Ces abandons de la part des gouvernements risquent toutefois de se répéter tant que le reste de l'Europe ne fait pas preuve de solidarité.

L'abolition du système Dublin, annoncée en septembre par la Commission européenne, mettra fin à une politique absurde et ouvre la voie à une hypothétique meilleure répartition des réfugiés. Alors que la Suisse renvoie massivement des requérants dans leur premier pays d'arrivée en Europe en vertu des accords Dublin, elle sera forcément amenée à repenser ses procédures d'asile et ses centres de renvoi. |

5 GENÈVE
La **mégaprisson** des Dardelles est définitivement rejetée par le Grand Conseil.

9 HAUT-KARABAKH
Dans la capitale, le **conflit** s'intensifie, des familles fuient. Reportage.



Un ouvrage sort de l'ombre des personnes transgenres issues de toute la Suisse. Quarante-six récits passionnants, et autant de parcours impressionnants

«Libre d'être qui je suis»

DOMINIQUE HARTMANN

Parution ▶ «Avant, j'avais la haine en moi. Maintenant, je me sens apaisée.» Des aveux de ce type, Trans*¹ en regorge. Ils témoignent à la fois des graves enjeux de la transidentité, toujours objet de nombreux tabous, et de la délivrance que peut représenter un parcours de transition. Dans ce beau livre tout juste paru, quarante-six personnes très différentes lèvent le voile sur leur parcours, de l'impossible acceptation de soi à la fierté, des casse-têtes administratifs aux tourments du coming out, du secret à la clarté. Pétris d'humanité et de courage, les récits sont inspirants, les portraits de Noura Gauper lumineux. Ils auraient dû être cinquante, ils ne seront que quarante-six: outre-Gothard, il a été très difficile de trouver des personnes transgenres acceptant de témoigner, même sous un faux prénom et photographiées de dos. La peur des discriminations et de la transphobie a été trop forte. Cette démarche inédite initiée par l'association genevoise Epicène donne un visage nouveau à la transidentité, réalité encore méconnue dans une Suisse conformiste et obsédée par la norme.

C'est souvent très tôt qu'est apparu un sentiment d'étrangeté dans la vie de ceux qui se confient là: beaucoup se ressentent d'un genre différent que celui qui leur a été attribué, et cette incongruence (nommée dysphorie de genre) est impossible à comprendre, faute de mots, faute d'outils, faute de modèles. L'attention et l'ouverture de l'entourage sont alors déterminants. Andrea, la cinquantaine aujourd'hui, a compris très tôt que le sujet était tabou lorsque son père menace de l'envoyer en institution si elle est reprise, ou plutôt repris, une seule fois à enfiler les robes de ses sœurs. La peur scelle son enfance, comme celle de bien d'autres.

«Raté à la naissance»

Puis vient la période charnière de la puberté: «Je détestais ce que je devenais, raconte Elliot. Je suis arrivé à un tel point de dégoût de mon corps que je suis tombé dans l'anorexie et j'ai dû interrompre l'école.» Face à la différence, le regard social est sévère. Quand on traite Mo de «garçon manqué», il se perçoit comme un être «raté»: «J'ai été raté à la naissance et maintenant je vais devoir faire avec.» A l'adolescence, il développe des crises d'angoisse, des phobies sociales au point de ne plus pouvoir sortir de chez lui. Ses idées sont de plus en plus noires: «J'allais finir par me suicider.» Un témoignage récurrent au long des 240 pages de *Trans**. Le dégoût de son corps, les idées noires, les envies d'en finir, récurrentes, lancinantes, disent mieux que toutes les statistiques la violence du rejet². Beaucoup – et pas seulement les plus âgés – parcourent leur route en solitaire, avec pour



Nic: «Je fais partie de la génération qui a dû subir une opération stérilisante pour obtenir le changement d'état civil.» NOURA GAUPER

seule source d'information internet. Beaucoup auraient tant voulu être épaulés, dit ce livre.

La transition de l'entourage

Au cours de son parcours, Mo n'a jamais entendu parler de transidentité: «Je ne me suis pas dit que j'étais dans le mauvais

«Je ne me suis pas dit que j'étais dans le mauvais corps, car je ne le savais pas.» Mo



Joséphine est l'une des six personnes qui ont osé témoigner au Tessin. NGR

corps, car je ne le savais pas.» Un soir, il rencontre une personne transgenre et c'est l'illumination. Il cesse de se poser des questions puis entamera sa transition. Ce processus, qui peut s'étendre sur des années ou être relativement rapide, implique, selon les choix opérés, des prises d'hormones et des

interventions chirurgicales (vaginoplastie, mastectomie) parfois très lourdes. Mais la transition n'est pas que physique. C'est le moment de changer d'habillement, de demander à son entourage d'utiliser le bon prénom, le bon pronom, de se positionner face à un employeur – et cela ne se passe pas

toujours bien –, d'affirmer son identité. Et le sexisme frappe là aussi.

Lorsqu'ils deviennent des femmes, raconte Andrea, certains hommes ont la vie dure: «Ils sont assimilés au sexe faible par leurs pairs, qui se sentent comme trahis. Les femmes, elles, ont plutôt envie de comprendre, et se réjouissent de te voir rejoindre leurs rangs.» Ton histoire de transidentité, ton parcours, estime-t-elle, «font de toi une sorte de troisième sexe, peu importe ton apparence». D'autant que tous les parcours ne sont pas binaires: certains ne choisissent pas entre le sexe féminin et le sexe masculin, et se définissent comme *gender fluid*.

Alors que le mal-être et la peur du rejet hantent la vie des personnes transgenres, jusqu'à en pousser certains à l'exil, la plupart des coming out se passent bien, et les réactions de l'entourage sont au final souvent bienveillantes. «L'entourage aussi doit faire sa transition, note Naomie, 24 ans. La compagne d'Andrea, elle, a accompli une «énorme évolution» (elles sont toujours mariées). Quant à Irène, elle comprend la situation avant sa partenaire Louise alors qu'elles visionnent un documentaire sur la transidentité: «Je ne l'avais jamais vue rayonner ainsi.» Avec son appui, Louise deviendra Lars. Une possibilité qu'il n'envisage que 22 ans après son coming out lesbien, au milieu des années 1990, à Berne: «Dans ce milieu, la haine des hommes rendait taboue la question de la transidentité.»

Des regrets?

De nombreux témoignages évoquent aussi l'ignorance qui entoure la transidentité – comme l'homosexualité autrefois –, toujours assimilée à une maladie ou au travestissement. Mais les prises de conscience progressent. Grâce à toutes celles et ceux qui osent témoigner notamment, comme Naomie, 24 ans, qui a lancé sa propre chaîne Youtube «pour raconter ma transition et apporter mon aide», grâce au travail des associations, grâce aussi aux représentations positives que donnent de la transidentité certaines fictions, telles *Orange is the New Black*.

Certaines transitions débouchent-elles sur des regrets? Ni Andrea, ni Mo, ni Martina, ni Raymond, ni Tim, ni Ryan ne l'évoquent. «Plus joyeuse, plus détendue», «libre d'être qui je suis», les expressions varient. Serrées autour d'une conviction: celle de pouvoir être enfin qui l'on est fondamentalement. La phrase clé d'Epicène, qui publie l'ouvrage, empruntée à Don Miguel Ruiz? «La véritable liberté est d'être libre d'être qui nous sommes vraiment». 1

¹ L'astérisque permet d'inclure toutes les formes de transidentité

² Les jeunes transgenres affichent le taux de suicide le plus élevé de leur tranche d'âge.

Trans*, Epicène, photos de Noura Gauper, éditions Till Schaap, 2020

3 QUESTIONS À LYNN BERTHOLET



LYNN BERTHOLET
Directrice de l'association Epicène

Pourquoi avez-vous voulu ce livre?

Je voulais contribuer à déconstruire les biais inconscients liés à la transidentité, en montrant que les trans* sont des personnes comme les autres. Si le simple droit d'être soi-même était acquis dans notre société, tant de souffrances seraient évitées. Je suis convaincue que nous sommes les 'capitaines' de nos vies, ce qui implique une certaine confiance en soi. Or, les récits de violence contre soi-même ou d'automutilation ne sont pas rares parmi ces quarante-six portraits. La principale souffrance des personnes transgenres vient de la peur du regard de l'autre, à mon sens. Et la photo, reflet du regard de la société sur la transidentité, peut nourrir ou détruire cette confiance. Celles de Noura Gauper la nourrissent, clairement.

Qu'avez-vous découvert, vous-même, à travers ces récits?

Le changement de genre a quelque chose de si violent que chacun est convaincu de représenter la véritable expérience de la transidentité. En réalité, la diversité des vécus est très grande, par exemple face à son en-

vironnement familial ou social. Mon regard s'est élargi sur ce qu'est véritablement l'inclusion, par exemple en matière de binarité: certaines personnes s'orientent aux pôles homme/femme, comme une bonne partie de la société. D'autres se disent non-binaires et ont un rapport différent à leur transition: garder la barbe et porter un rouge à lèvres ne leur semble pas antinomique.

En matière de transidentité, quels chantiers urgents identifiez-vous?

Il y en a plusieurs. Mais la prise en charge médicale des personnes transgenres me tient particulièrement à cœur. Je suis pourtant assez mesurée, mais elle me semble clairement inacceptable. Pasquale raconte avoir subi vingt-deux opérations au cours de sa transition! La formation des médecins est très lacunaire en Suisse: l'opération d'une appendicite est mieux encadrée qu'une vaginoplastie. Un regroupement des centres de compétence est nécessaire pour améliorer la spécialisation. Les personnes trans* ne sont pas des cobayes.

PROPOS RECEILLIS PAR DHN